



L'IMAGINAIRE CONTEMPORAIN. FIGURES, MYTHES ET IMAGES

COLLOQUE INTERNATIONAL DE FIGURA,
LE CENTRE DE RECHERCHE SUR LE TEXTE ET L'IMAGINAIRE

23, 24 et 25 avril 2014 à l'Université du Québec à Montréal

IMAGINAIRE
CONTEMPORAIN
FIGURES, MYTHES
ET IMAGES

Atelier - Formes humaines : le savoir anthropologique de la fiction contemporaine (resp., Nicolas Xanthos, Membre régulier Figura, Professeur, Département des arts et lettres, Université du Québec à Chicoutimi et René Audet, Professeur, Département des littératures, Université Laval)

Lieu: DE-2550 (1440, rue Sanguinet, H2X 3X9)

Date: Mercredi, 23 Avril, 2014

Heure : 10h15

C'est sans doute à bon droit qu'on parle moins, aujourd'hui, du personnage littéraire comme d'un « être de papier » : cette conception renvoie à un imaginaire où était prononcé le divorce entre les mots et les choses, où la pratique romanesque se voulait intransitive. Sans naïveté mais aussi sans défaitisme, la fiction d'aujourd'hui a reconquis, à nouveaux frais, quelque chose de sa capacité à interroger, dire ou figurer le monde et les êtres – ou encore à s'inquiéter de leurs avatars actuels.

Ce sont quelques-unes de ces "formes humaines" de la fiction contemporaine que le présent atelier vise à explorer, pour saisir autant la poétique que commandent ces personnages que les conceptions anthropologiques qu'ils fondent. L'éventail est large : du personnage coupé du monde à celui qui s'y inscrit par un agir (ré)affirmé, du personnage solitaire et évanescent à celui qui s'ancre dans la complexité d'une histoire individuelle ou collective, du personnage campé dans le seul présent à celui que travaille une (post)mémoire, du personnage impassible à celui que définit le sensible, du personnage à qui le sens échappe à celui qui invente de nouvelles lignes de lisibilité dans le réel, etc. Ainsi, c'est au savoir anthropologique de la fiction contemporaine, saisi dans les déplacements poétiques que sa constitution réclame, qu'on entend prêter l'oreille ici.

Participants

- Bruno Blanckeman, Professeur, Université Paris III, Sorbonne-Nouvelle
- Catherine Douzou, Professeure, Langue et littérature françaises, Université François-Rabelais Tours
- Daniel Letendre, Chercheur, Université Laval
- Raphaëlle Guillois-Cardinal, Membre étudiante-chercheure Figura, Département des arts et lettres, Université du Québec à Chicoutimi
- René Audet, Professeur, Département des littératures, Université Laval

- Nicolas Xanthos, Membre régulier Figura, Professeur, Département des arts et lettres, Université du Québec à Chicoutimi

Communications présentées

René Audet - *Parasiter le réel : rôle et (im)pertinence du personnage de Gabriel Rivages dans la trilogie 1984 d'Éric Plamondon*

Romans fragmentaires autant que romans duels, les trois tomes de la trilogie 1984 d'Éric Plamondon associent chacun à une figure américaine (Weissmuller, Brautigan, Jobs) le personnage de Gabriel Rivages dont le destin est placé en écho à ces mythes. Singulier dans son histoire, Rivages reste toutefois un personnage faible, jouant un rôle de relais et de faire-valoir. Son actantialité réduite pourrait être perçue, à la lumière de la fragmentation romanesque et de l'architecture livresque de cet ensemble, comme le signal d'une individualité tiraillée entre la grandeur du réel mythifié et la faiblesse de la fiction ordinaire.

Catherine Douzou - *L'héritier dans la fiction contemporaine du fils de famille*

L'héritier est une figure importante de la littérature contemporaine, comme le montre en particulier le numéro d'Études françaises consacré au sujet. Quelques auteurs contemporains (Benoît Duteurtre, Frédéric Beigbeder...) sont des héritiers par définition, parce qu'ils sont des « fils de famille », rejetons de lignée comportant des célébrités, des personnages politiques publics par exemple, et qu'ils héritent d'un patrimoine moral et matériel. On se propose d'étudier des textes qui émanent de ces auteurs et qui relèvent de l'autobiographie ou l'autofiction pour voir comment le personnage se décompose et se recompose par rapport aux héritages et aux changements du temps, tant sur le plan social, donc collectif, qu'individuel et littéraire.

Raphaëlle Guillois-Cardinal - *Percevoir et penser le monde : la cognition en question chez les personnages-narrateurs de Christian Oster*

Les personnages-narrateurs de Christian Oster, malgré leur apparente drôlerie, perturbent les repères du lecteur. D'une part, dépourvus de vision globale et incapables de synthétiser ou d'organiser ce qu'ils perçoivent, ils fragmentent et déhiérarchisent les éléments du récit. D'autre part, ils interprètent de façon excessive les détails les plus anodins et élaborent des hypothèses aux fondements incertains, ralentissant ainsi le déroulement de l'action et entraînant une non fiabilité de la narration. Dans cette optique, leurs perceptions partielles et désordonnées du réel, de même que leurs interprétations multiples, inutiles et subjectives, laissent place à une part d'inintelligibilité cognitive qui découle d'une conception de l'être humain où celui-ci se

voit notamment considéré comme un herméneute dont la réflexion demeure improductive. À cet égard, la particularité des romans d'Oster est de ne pas pouvoir s'organiser conformément à une logique narrative qui raconterait le passage d'un état de savoir à un autre, et de ne pas reconduire la conception présumée de la cognition qui s'y rattache. Partant de la représentation concrète de la cognition dans trois romans d'Oster, soit *L'imprévu* (2005), *Sur la dune* (2007) et *Dans la cathédrale* (2010), nous tenterons, en nous basant principalement sur les ouvrages de Barrère et Martuccelli (2009), Fontanille (1998), Fortier et Mercier (2004) et Ricoeur (1983-1985), de saisir les manifestations discursives et narratives et les enjeux conceptuels de la relative inintelligibilité cognitive des personnages, afin de voir en quoi la conception de la cognition qu'ils véhiculent s'éloigne d'une conception plus conventionnelle. Nous verrons que les romans ostériens supposent une conception remaniée de la cognition où celle-ci déstructure le monde plus qu'elle ne le structure ; les personnages-narrateurs apparaissent alors tels des êtres légèrement décalés, dépassés par un univers à la fois surchargé et rempli de blancs, un univers déstructuré et en partie inventé par eux.

Bruno Blanckeman - *Du satellite au sismographe : saisies du personnage et mesures de l'humain dans différents univers romanesques actuels.*

La mesure de l'humain se transforme imperceptiblement, et avec elle ce que ce simple mot recouvre : matière événementielle, contenus existentiels, contours culturels, substrats symboliques. Le roman n'a plus l'apanage de cette mesure. Il semble dans bien des cas ne s'en porter que mieux, renouvelant sa capacité critique à intégrer des savoirs qui lui sont extérieurs pour éprouver sur leur base, et à leurs dépens, des éléments de connaissance probants. Il entretient sa propre plasticité pour satisfaire ses ambitions figuratives et analytiques sans antidater ses objets de représentation – l'être à l'histoire autant qu'à soi-même, au gré de mouvements par lesquels l'identité se définit comme « trans-identité ».

On se propose d'en étudier différents exemples en montrant comment, aujourd'hui comme hier, mais selon des ordres de résolution différents, la technique demeure une question de vision. Seuls en changent les angles et les focales, les échelles et les réglages. Certaines écritures jouent d'une perspective satellitaire, dans des écritures tout à la fois mobiles, panoptiques, panoramiques qui restituent les mouvements d'ensemble d'une histoire à même l'espace où elle se déroule. D'autres écritures cultivent une approche sismographique, soucieuse de capter les états intimes de personnages représentés comme des êtres au monde. Encore l'acception phénoménologique de cette expression se double-t-elle parfois d'une inflexion écologique, si l'on entend par là une évaluation des liens sensibles tissés avec les multiples formes du vivant. On interrogera sur les éventuelles postures d'un humanisme « nouveau siècle » que recouvrent ces différents dispositifs fictionnels. Le corpus portera sur des romans de Patrick Deville, Belinda Cannone, Marie-Hélène Lafon, Philippe Vilain.

Daniel Letendre - *Les mots pour me dire. Le personnage comme « devenir-sujet » chez Chloé Delaume et Annie Ernaux.*

Le personnage est une structure textuelle qui a été mise à mal dans les cinquante dernières années. Simple outil d'une représentation bourgeoise pour certains, être fictif trop typé et invraisemblable pour d'autres, le personnage a surtout été attaqué en ce qu'il ne parlait pas vrai, marionnette agie par un narrateur et une idéologie mauvais ventriloques. Cette remise en cause du personnage est une conséquence de la suspicion envers tout discours et toute autorité qui avancent masqués, qui emploient des intermédiaires (déguisements rhétoriques ou êtres de papier) pour transmettre un certain nombre de valeurs morales, une conception téléologique de l'histoire, en bref, leur message. Considéré — et en cela il se range dans la liste des médias — comme un dispositif mis à profit par un pouvoir qui nie toute autonomie à l'individu que le personnage est censé, au premier chef, incarner dans une fiction, il a été écarté d'un certain nombre de récits pour figurer autrement ce délitement (recherché ou non) du sujet.

On assiste toutefois, dans le récit actuel, à un retournement de cette critique du personnage perçu comme le pantin d'une autorité ou l'avatar de l'individu bourgeois imbu de lui-même. La transposition de soi en un personnage est en effet le biais par lequel s'accomplit un processus de subjectivation. Si, comme le confirment de nombreux travaux, l'homme d'aujourd'hui fait l'expérience d'une difficulté à s'inscrire à la fois dans une histoire et dans une collectivité, la transformation de soi en un personnage lui offre une position dans une diégèse et une communauté sociale (formée par le texte), mémorielle et littéraire en regard desquelles il peut devenir sujet.

L'entreprise autofictive de Chloé Delaume et l'autobiographie impersonnelle *Les années* d'Annie Ernaux fourniront les exemples appuyant la démonstration de cette hypothèse. Ces deux écrivaines proposent une définition du sujet comme invention de soi-même par le façonnement d'un langage et d'une forme propres à se dire.

Nicolas Xanthos - *Or not to be : fictions de l'autre*

On se propose dans cette communication de lire quelques textes contemporains (Léger, Chauvier, Ollier) qui mettent explicitement en scène la recherche d'un autre sous forme de roman d'enquête comme autant de manières d'explorer certaines parts de notre imaginaire anthropologique. On verra comment, autour de personnages évanescents, se construisent tout autant une conception de l'être humain sur le mode de l'absence ou de la disparition (qui sonne le glas d'une certaine anthropologie conquérante et sonde une manière d'être en creux) qu'une connaissance de l'autre à la fois limitée et impliquée. On verra aussi comment ces enjeux anthropologiques et épistémologiques se concrétisent en déplacements poétiques. Du côté de la poétique du personnage, on notera une gestion particulière de l'information et de la temporalité narratives ainsi qu'une réticence à mettre à contribution les modalités de signification

usuelles. La poétique de ces récits, quant à elle, se caractérise par la transformation des paramètres qui constituent le cœur de l'identité narrative.

**Atelier - L'objet *livre* : espace de dialogue entre l'écrit et le photographique (resp.,
Andréa Oberhuber, Membre régulière Figura, Professeure, Département des
littératures de langue française, Université de Montréal)**

Lieu: DE-3240 (1440, rue Sanguinet, H2X 3X9)

Date: Mercredi, 23 Avril, 2014

Heure : 10h15

Dans la perspective des études actuelles qui prolifèrent sur les rapports texte/image, notamment dans le domaine de l'histoire du livre et de la photolittérature, il y aura lieu de s'intéresser aux nouvelles formes livresques qui se déploient dans ce face-à-face entre deux moyens d'expression hétérogènes, soit dans les interstices qui s'ouvrent entre les mots et les images photographiques. Dans bon nombre de ces projets issus d'une démarche collaborative qui se veut « avant-gardiste », la photographie joue un rôle de premier ordre, détrônant à l'occasion la peinture, le dessin, la gravure et la lithographie. Le médium photographique se voit *littéralement* revalorisé en tant que moyen artistique délaissant dès lors sa fonction d'épreuve du réel, à valeur *documentaire* ou *illustrative* (dans le sens d'une paraphrase visuelle).

De la tradition du livre illustré largement répandu au XIX^e siècle (et au delà) au roman-photo contemporain en passant par le livre dit surréaliste et le livre d'artiste, la réflexion portera sur l'objet *livre* comme espace d'expérimentation qui, à travers les enjeux du *littéral* et du *pictural*, propose des configurations multiples d'échange et de partage mais aussi de divergence quant aux enjeux médiatiques.

Participants

- Andrea Oberhuber, membre régulière Figura, Professeur, Département des littératures de langue française, Université de Montréal, Figura
- Catherine Blais, membre étudiante-chercheure Figura, Maîtrise, littératures de langue française, Université de Montréal
- Marta Pedreira, membre étudiante-chercheure Figura, Doctorat, littératures de langue française, Université de Montréal
- David Martens, KU Leuven, professeur, Université Leuven, Centre de recherche sur l'imaginaire, Belgique
- Matthias Dejonghe, Étudiant chercheur, Doctorat, Université Catholique de Louvain
- Magali Nachtergaele, Université Paris 13 – Sorbonne Paris Cité

David Martens - *Conversion du regard et conversion générique. Portrait du Brésil par Blaise Cendrars et Jean Manzon.*

En 1952, Blaise Cendrars et Jean Manzon signent conjointement le volume consacré au Brésil dans la collection « Escales du monde » (Les Cahiers d'Art - Monaco). La rencontre entre l'écrivain et le photographe n'est pas seulement celle de deux amoureux du pays. Elle est aussi celle d'un auteur fasciné de longue date par la photographie et qui a publié, quelques années auparavant, en collaboration avec Robert Doisneau, *La Banlieue de Paris*, et celle d'un photographe qui a contribué à fonder Paris-Match et qui a passé une longue partie de sa vie au Brésil.

Ce volume participe d'un genre particulièrement en vogue après la Seconde Guerre mondiale. Le portrait de pays donnera lieu à plusieurs collections d'albums richement pourvus en images, essentiellement photographiques, et faisant fréquemment intervenir des écrivains. Ce type d'ouvrage, qui suppose une interaction entre le textuel et l'iconographique, implique fréquemment d'une interaction entre intervenants. Dès lors, des disparités sont susceptibles d'apparaître, sur le plan générique notamment, et de laisser des traces dans la configuration des ouvrages.

Dans le cas du *Brésil* de Manzon et Cendrars, si la dimension documentaire des photographies du premier paraît prégnante, le texte du second répond mal aux attentes induites par le genre. Dans ce portrait de pays quelque peu décevant du point de vue informatif, l'essentiel semble se jouer ailleurs, et notamment dans le déplacement de la fonction dévolue au photographique par le texte de Cendrars, qui non seulement préface l'album de photo, selon le principe de la collection, mais qui annote en outre ces images de façon à leur faire servir au tombeau littéraire qu'il conçoit pour son mécène et ami brésilien Paulo Prado, dédicataire de sa préface.

Catherine Blais - *La figure de la velocewoman, du papier au cliché.*

C'est à l'aube du XX^e siècle, alors que la société est encore ivre de l'effervescence moderne, que les *velocewomen* (revêtues de leurs *bloomers*), commencent véritablement à circuler dans les rues des grandes métropoles américaines et européennes. Les artistes de l'époque, fascinés par cette figure de « femme en mouvement » qui envahit l'espace public, l'ont d'ailleurs fréquemment mise en scène au sein de leurs œuvres, agrémentées à l'occasion d'illustrations ou de photographies. Maria E. Ward, dans un ouvrage intitulé *Bicycling for Ladies* (1896) – manuel illustré à l'usage des néophytes de la pratique vélocipédiste –, les romanciers Gaston Leroux (*Le Lys*, 1908), Maurice Leblanc (*Voici des ailes*, 1898), Félicien Champsaur (*Lulu, roman clownesque*, 1900) et Arthur Conan Doyle (*The Adventure of the Solitary Cyclist*, 1903), ainsi que la photographe Alice Austen (1866-1952) se sont ainsi intéressés aux cyclistes sous toutes ses formes.

En analysant les différentes représentations textuelles et picturales de la *velocewoman*, grâce à laquelle vastitude et vitesse ont fait leur entrée dans la sphère domestique, je souhaite montrer de quelle manière le papier et le cliché – à l'aide de procédés qu'ils partagent ou qui leur sont propres – ont su rendre compte, à la Belle Époque, de la transformation des rapports entre les femmes et les concepts d'espace et de temps.

Marta Pedreira - *Écrire et montrer le vice dans le roman illustré de la Belle Époque.*

Au tournant du XX^e siècle, les innovations en matière de technique photographique permettent de rendre plus accessible le médium photographique aux éditeurs qui l'utilisent alors plus promptement afin d'illustrer voire interpréter les images mises en mots dans le discours littéraire. Des éditeurs comme Nilsson/Per Lamm, Offertstadt Frères et Albert Méricant se spécialisent assez rapidement dans la publication de romans illustrés de photographies : dans ces romans « charnels », le lecteur découvre des photographies de nus féminins qui occupent des pages bien choisies du livre. C'est qu'en effet, pour répondre à une demande croissante de « romans de gare », la littérature populaire fait la part belle aux frissons de l'interdit sexuel.

Notre communication s'attachera à comprendre les modalités de l'écriture et de la monstration du vice dans le roman de la Belle Époque. En nous appuyant sur quelques romans illustrés de photographies, comme *Sapho, dompteuse* (1908) de Jane de la Vaudère, nous chercherons à voir comment le médium photographique agit en rapport avec le discours romanesque sur le vice qu'il illustre.

Andrea Oberhuber - *Une œuvre, deux signatures : Le Cœur de Pic.*

Depuis les recherches d'Henri Béhar (1982), de François Chapon (1987), de Renée Riese Hubert (1988) et de Lothar Lang (1993), de Johanna Drucker (1995) et d'Yves Peyré (2001), entre autres, menées dans le domaine des études sur l'objet *livre*, on sait la place privilégiée qu'occupe la collaboration entre écrivains et artistes visuels dans l'élaboration d'une esthétique « transfrontalière ». Inspirée du concept de l'*ars combinatoria*, cette collaboration entre deux créateurs dans le but de faire œuvre commune prend forme dans une panoplie de ce que l'on appelle aujourd'hui communément « livre d'artiste » (Anne Moeglin-Delcroix, Leszek Brogowski). Ces œuvres, à l'occasion de véritables « livres-objets » sont issues d'une collaboration mixte ou alors d'une collaboration entre deux femmes créatrices (plus rare pour ce qui est de la première moitié du XX^e siècle). Dans tous les cas de figure, ces formes d'étroite collaboration sont régies par un principe de création mettant en place des relations dynamiques entre l'écriture et l'iconographie (la peinture, le dessin et, de plus en plus souvent, la photographie).

Dans le cadre d'une réflexion sur la coexistence de deux moyens d'expression (l'écriture et de la photographie), de même que sur les lignes de faille entre le texte et

l'image au sein d'un même espace livresque, je me pencherai sur l'exemple peu étudié du *Cœur de Pic* (1937), signé conjointement par Lise Deharme, poète et romancière, et Claude Cahun, auteure, photographe, actrice de théâtre et essayiste. Issu d'une collaboration sollicitée par Deharme s'étant servie de Paul Éluard comme médiateur, *Le Cœur de Pic* donne lieu à un dialogue intermédial où la frontière entre le *littéral* et le *figural* connaît divers degrés de « coïncidence », pour reprendre le terme d'Àron Kibédi Varga. Il s'agira également de savoir quelle posture devra – idéalement – adopter le lecteur face au livre conçu tel un *objet* iconotextuel.

Matthias Dejonghe - Édouard Levé. Pratiques contemporaines et hybridation de l'expérience littéraire.

Non sans humour, Édouard Levé (1965-2007) constatait dans son *Autoportrait* datant de 2005 : « Bien que j'aie publié chez lui deux livres, mon éditeur continue à me présenter comme un artiste, si j'étais comptable, en plus d'être écrivain, je me demande s'il me présenterait comme un comptable ». À la décharge de Paul Otchakovsky-Laurens, puisque c'est de lui qu'il s'agit, il faut admettre que, d'*Œuvres* (2002) à *Suicide* (2008), en passant par *Journal* (2004) et *Autoportrait* donc, les textes d'Édouard Levé réservent à la littérature et à l'un de ses principaux véhicules, le livre, un sort qui justifie les réticences de l'éditeur à faire de leur auteur un écrivain. En effet, d'une part, en participant d'une forme d'écriture fragmentaire, ils renouvellent le soupçon émis par la modernité à l'encontre du concept d'œuvre, entendue comme totalité stable, génériquement identifiable et capable d'épuiser son objet ; et d'autre part, dans la mesure où ils naissent de et s'inscrivent dans un contexte où l'expérience littéraire n'en finit plus de se métisser au contact d'autres pratiques sociales et artistiques (performances, interventions, lectures publiques, expositions, etc.), ils invitent à reconsidérer leur étiquetage à la lueur des rapports d'extrême proximité qu'ils entretiennent avec l'art contemporain et certains de ses procédés récurrents.

Concrètement, en se focalisant plus particulièrement sur *Œuvres*, catalogue d'œuvres possibles (533 entrées, assorties d'un index thématique) pensé comme un inventaire à la Perec, il s'agira d'interroger les modes d'inscription du photographique dans les textes de Levé. De fait, sans attenter de façon visible à la pureté toute abstraite du livre imprimé traditionnel et en tirant profit de l'*activité imageante* (Jacques Rancière) propre à la lecture, celui-ci laisse régulièrement sa pratique de la photographie interférer, *in absentia*, avec sa pratique de l'écriture. Dans cette perspective, on ne tentera ni de déterminer si c'est l'écrivain qui fait œuvre de photographe (ou l'inverse), ni de souligner les discontinuités et l'irréductibilité foncière du lisible et du visible ; plutôt, on s'efforcera de montrer, au départ notamment des réflexions de Jacques Rancière sur ce qu'il nomme la « phrase-image », que les montages hétérogènes texte/image mobilisés par Levé interrogent le devenir contemporain de la littérature, mais aussi, plus globalement, le rapport fragilisé que nos temps entretiennent avec la réalité.

Magali Nachtergaele - *Écriture photographique et rémanence narrative chez Marcelline Delbecq.*

Marcelline Delbecq utilise le modèle narratif de la *road story* pour guider l'écriture, faisant évoluer la narration au fil des déplacements dans l'espace. La route, alternant lignes droites, courbes, demi-tours et arrêts, imprime au récit ses accélérations, ses arrêts sur image et les apparitions-disparitions d'images qui ponctuent cette trajectoire narrative figurée. Le dispositif de l'ouvrage *Un battement de cils* (2009, éd. Centre Pompidou) traduit dans l'espace de la ville (Metz) les errances durant lesquelles images et textes alternent au gré du regard : l'ouvrage, mis en scène par le graphiste Chi Ng Wai, fait vivre au lecteur par le jeu des plis des pages le dévoilement des photographies et la reconstitution du fil textuel.

Ces intermittences font partie des motifs récurrents dans le style narratif de Delbecq, que l'on retrouve thématiquement dans le livre conceptuel *Landscapes/Blackout* avec Marina Gadonneix (RVB Books, 2011). Le texte de Delbecq débute dans un avion qui atterrit de nuit, le narrateur encore assoupi dans les vapeurs d'alcool. Les fragments se succèdent ensuite dans cette ville située au bord du désert : certains commencent dans le noir, d'autres se cloisent en « black out ». A l'arrière-plan de *Paréidolie* (2011, éd. Frac Aquitaine-Mix), tant dans sa forme que son contenu, se trouve l'œuvre de Robert Barry, *Returning* (1977) qui avait servi de point de départ à la contribution de l'artiste pour cette « fiction à l'œuvre », texte de commande à partir d'une œuvre de la collection du Frac. Le récit conceptuel de Robert Barry, dans la veine du *Narrative Art* et aux accents autobiographiques, fait alterner des diapositives de paysages (plages, forêts) avec des mots apparaissant sur fond noir à la manière des intertitres dans les films muets, un type de projection de Marcelline Delbecq exploite elle-même lors de ses lectures-performances (*Glimpses*, 2006 ou *alibi... poudre aux yeux*, 2013). Ainsi l'alternance d'écrans noirs dans la projection de diapositives et les ellipses du texte se font-elles directement miroir, prenant le dispositif phototextuel comme matrice formelle de l'écriture et de la rythmique narrative. La dynamique de l'écriture et du livre illustré se superpose à un palimpseste esthétique dans la tradition conceptuelle tout en l'entrecroisant avec celui, cinématographique, du *road movie*.

Atelier - Poétique et poïétique du corps (resp., Maryla Sobek, Membre régulière Figura, Professeure, École de Design, et Joanne Lalonde, Membre régulière Figura, Professeure, Département d'histoire de l'art, Université du Québec à Montréal)

Lieu: DE-3230 (1440, rue Sanguinet, H2X 3X9)

Date: Mercredi, 23 Avril, 2014

Heure : 10h15

L'objet de cette rencontre sera de favoriser les échanges et de partager les expériences en recherche et création autour de pratiques qui sollicitent le corps, qu'il soit imaginaire, imaginé, modifié, dansé, détourné ou encore avatar. Le corps est le sujet et l'objet qui a toujours occupé une place prépondérante dans la littérature, les arts visuels, les arts de la scène et les recherches scientifiques tant sur les plans esthétique et historique que médical. Décrit, imaginé, peint, sculpté, mis en scène ou capté par l'œil de la caméra, le corps représente un vecteur privilégié de l'esthétique et de l'imaginaire de chaque époque. Ainsi les présentations exploreront dans une perspective interdisciplinaire les différents aspects du travail du corps et par le corps suivant des approches esthétique, artistique, sociale, médiatique ou technologique. Métamorphoses et marqueurs corporels, relations corps-espace, esthétiques du geste et du mouvement, identités, désirs et normativité, sont autant d'aspects qui seront discutés et/ou mis à l'épreuve de la création.

Organisée par Maryla Sobek, Manon Levac et Joanne Lalonde cette rencontre s'inscrit aussi en lien avec la préparation d'une exposition *Chemin K* de Maryla Sobek prévue au Centre de Design de l'UQAM en 2015.

Participants

- Maryla Sobek, Membre régulière Figura, Professeure, École de Design, Université du Québec à Montréal
- Joanne Lalonde, Membre régulière Figura, Professeure, Département d'histoire de l'art, Université du Québec à Montréal
- Alain Ayotte, Membre étudiant-chercheur, Figura, Doctorat interuniversitaire en histoire de l'art, Université du Québec à Montréal
- Manon Levac, Professeure, Département de Danse, Université du Québec à Montréal
- Louise Pelletier, Professeure, École de design, Université du Québec à Montréal
- Anna Bulanda-Pantalacci, Professeure, University of Applied Sciences de Trèves

Communications présentées

Joanne Lalonde - *Sensorialité plurielle mise à l'épreuve des dispositifs médiatiques*

Les corps représentés dans les créations numériques sont pensés et conçus pour le corps tangible. Que ce soit par la représentation d'une figure qui interpelle notre propre corporalité ou encore par des sollicitations directes sur le corps percevant, le dispositif médiatique ne force aucunement le spectateur à faire abstraction de sa condition charnelle. Il la questionne, la met au défi ou encore en révèle des aspects inédits.

Table ronde - Geste : esthétique, imaginaire et agentivité

Manon Levac - Image du corps, imaginaire du geste dansé

Au fil des expériences de sa vie professionnelle et des différentes esthétiques chorégraphiques qu'il fréquente, le danseur est appelé à moduler l'image de son corps. Cette communication présente quelques exemples empiriques de ma pratique de danseuse montrant de quelles manières divers imaginaires du corps et du geste sont à l'œuvre dans l'activité d'interprétation en danse.

Maryla Sobek - Le vêtement et l'esthétique du geste

Le caractère esthétique des vêtements se lit à travers le rituel des tendances, dont l'une qui dénude le corps féminin. Elle valorise le corps, grâce à la qualité du tissu et à la coupe du vêtement jouant ainsi le rôle d'une seconde peau. Elle met aussi en évidence la plasticité et la performance corporelle grâce à la transparence de l'étoffe. Dans les deux cas, le geste fait partie intégrale de la beauté du vêtement. Je propose de répertorier trois types de mémoire du geste sur le vêtement : mémoire temporelle, mémoire immédiate et mémoire topologique.

Alain Ayotte, Membre étudiant-chercheur, Figura, Département d'histoire de l'art, UQAM

Le geste comme fantôme, le geste comme fantasme : agentivité esthétique et pornographique d'une création théorique.

Le geste représenté dans l'esthétique pornographique (vu à la fois comme performance, performatif et informe) se produit à travers la résonance charnelle, l'heuristique du montage, les formules érotiques, la prégnance de l'agentivité (*potentia agendi*) esthétique et la mouvance de la force orgasmique (*potentia gaudendi*). Et ce geste, fantomal et fantasmatique, se perpétue dans cette communication autoréflexive se révélant le prolongement de ma recherche-crédation.

Table ronde - Corps, scénographie et enseignement

Louise Pelletier - Exposer l'architecture : la place du corps dans la scénographie expérientielle

En 1994, l'architecte américain Peter Eisenman présentait au Centre canadien d'architecture une exposition intitulée *Cités de l'archéologie fictive*, qui allait transformer la présentation de l'objet architectural dans sa façon d'établir un rapport non pas seulement pédagogique, mais avant tout expérientiel avec les œuvres. Je propose

d'analyser quelques cas exemplaires de scénographies architecturales des 20 dernières années où la scénographie elle-même devient une œuvre expérientielle, un microcosme emblématique de l'univers de son concepteur.

Anna Bulanda-Pantalacci - Langage corporel et enseignement dans l'éducation artistique

La communication virtuelle est en train de changer les méthodes de travail. À l'aide d'exemples venant de cours concernant l' "Experimental Design" à l'Université des sciences appliquées et design à Trèves (Allemagne) et d'un aperçu des projets internationaux de l'Université nomade (Cross Border University of Histoire and Arts), j'aimerais montrer les avantages d'un épanouissement créatif des étudiants lorsqu'il est accompagné d'une formation en langage corporel et des séminaires qui ont lieu en dehors des murs de l'université. Un film (7 min) sera diffusé lors de la présentation.

Atelier - Imaginaire de la ligne droite. Quand elle joue sur plusieurs tableaux. (resp., Véronique Cnockaert, Membre régulière Figura, Professeure, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal)

Lieu: DE-3240 (1440, rue Sanguinet, H2X 3X9)

Date: Mercredi, 23 Avril, 2014

Heure : 14h30

Le roman n'est jamais le décalque de la réalité, il génère ses propres cartographies, ses propres espaces-temps : il obéit à l'économie narrative du récit. Cette économie est cependant toujours tributaire d'un imaginaire graphique puissant à l'intérieur duquel la ligne, le mot et l'idée s'assemblent, s'unissent, se rejoignent. Qu'il s'agisse de la ligne ascendante ou descendante d'une destinée, de la ligne morale ou idéologique, de la ligne de vie, des lignes qui structurent l'espace ou de celle qui métaphorise le temps, la ligne (d'écriture) ne cesse d'ordonner l'imaginaire. Aussi le réel est-il graphiquement et culturellement constitué.

Cet atelier voudrait prendre en compte et analyser à partir d'une étude des «lignes littéraires», les événements et phénomènes (géographiques, psychologiques, politiques, esthétiques, etc.) qui sont inféodés à la ligne. C'est un fait que celle-ci crée au sein du roman des cadrages esthétiques, imaginaires et symboliques précis. Autrement dit ce colloque voudrait considérer la littérature comme un exercice graphique au sens fort du

terme dans lequel la ligne droite joue sur tous les tableaux de la vie parce qu'elle valorise *de facto* un cadrage particulier de la réalité et recompose de la sorte le monde.

Participants

- Véronique Cnockaert, Membre régulière Figura, Professeure, Département d'études Littéraires, Université du Québec à Montréal
- Jean-Marie Privat, Membre associé Figura, Professeur, UFR Lettres et Langues, Université Paul Verlaine-Metz
- Marie-Claude Bouthillier, Artiste peintre, Montréal: «Retour sur la ligne»
- Émile Bordeleau-Pitre, Membre étudiant-chercheur Figura, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal Sébastien Roldan, Post-doctorant, Université de Strasbourg

Communications présentées

Jean-Marie Privat - *La cabriole digressive du hobby horse*

La ligne droite (horizontale et calibrée) peut être considérée comme l'infrastructure chronotopique de l'écrit. Les écrivains (se) jouent parfois de cette *raison* linéaire - contrainte productive à la fois technique et symbolique. Nous observerons quelques pas de côté de la prose de L. Sterne (*Tristram Shandy*, 1759-1767) en suivant les trajets textuels erratiques du *hobby horse*, cet animal du folklore oral et festif matriciel de/dans la narration shandienne. Nous inscrirons ce cheminement typographique dans une histoire longue de la littérature où seront mis en perspective les usages du signifiant graphique à la fois dans la cartographie moderne du monde imprimé et dans la chorégraphie contemporaine de la parade poétique (le cheval-jupon de *Parade* – Satie-Cocteau-Picasso-Massine, 1917). Une approche du dialogisme culturel et structurel à l'œuvre dans l'in-formation de la fiction.

Émile Bordeleau-Pitre - *M. Caravan ou l'homme-pendule : l'oppression de la ligne et de la lettre dans En famille de Maupassant.*

Sous les couverts de l'histoire comique, Maupassant illustre dans *En famille* toute l'aliénation d'un homme qui, incapable d'atteindre l'échelon supérieur, reste coincé dans l'horizontalité. Étude de l'ordre, des corps et du mouvement autour de M. Caravan, « l'homme-pendule ».

Véronique Cnockaert - *Quelques lignes "intra muros et extra". Lecture graphique de l'incipit du Père Goriot*

L'incipit du *Père Goriot* est tributaire d'un imaginaire graphique puissant, et plus spécifiquement d'une logique graphique qui met en relation architecture, Histoire, esthétisme, présupposés idéologiques et éthos social. Cet univers fortement posé comme un cadastre s'avère également constitutif du personnage, la ligne de l'un s'apparentant à la ligne de l'autre comme dans un phénomène de coalescence. C'est ce discours muet du dispositif topographique et idéologique que cette communication voudrait mettre à jour et analyser.

Sébastien Roldan - *Dieu a planté son compas dans la Seine : Le "Paris" de Vigny vu sous tous ses angles*

Lorsqu'Alfred de Vigny dans ses *Poèmes antiques et modernes* emmène deux bonshommes contempler la vue du haut des tours de Notre-Dame, c'est un spectacle jamais vu qui s'offre à eux. L'élévation ainsi gagnée leur vaut d'embrasser le paysage du point de vue de Dieu, et cette objectivation du réel mis à distance, ce recul promeut « Paris » au rang de symbole universel. Déjà pensée comme la capitale du siècle et comme la fine pointe de la civilisation, la ville s'étale soudain sous tous ses angles – et ils sont nombreux : la ligne droite envahit l'horizon entier, signe de la formidable industrie de l'Homme, et ne demeure qu'une seule ligne courbe, celle des serpentements de la Seine, vestige unique d'une Nature sur laquelle l'humanité a bâti son empire. Mais, si la linéarité appartient ici clairement aux produits de l'homme, Vigny lui confère également valeur de singularité; car les angles et les délinéaments relèvent du singulier qu'on peut détailler, qu'on peut isoler, identifier, nommer, tandis que la courbe, les formes pleines ou la sphéricité ouvrent toutes au diffus, aux vues d'ensemble qui s'imposent à l'œil en masse et échappent à sa saisie effective. C'est à réfléchir à ces tensions géométriques que nous nous appliquerons, à l'occasion d'une communication géopoétique qui croisera le regard du géographe, le discours de l'historien et l'appréhension du poète.

Marie-Claude Bouthillier - *Tracés périlleux*

Atelier - La recherche création : un bilan de l'à venir (resp., Marc André Brouillette, Membre régulier Figura, Professeur, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal)

Lieu: DE-3230 (1440, rue Sanguinet, H2X 3X9)

Date: Mercredi, 23 Avril, 2014

Heure : 14h30

La recherche création constitue un champ multidisciplinaire à l'intérieur duquel dialoguent pratiques artistiques, réflexions et enseignements. Compte tenu de sa présence encore récente dans nos institutions universitaires et collégiales – malgré ses quelques décennies d'existence, on considère encore que ce domaine est jeune –, il apparaît important de se pencher sur sa nature sans cesse évolutive et sur la diversité des objets qu'elle rassemble.

Après la parution de quelques ouvrages tentant d'en dresser les contours, nous souhaitons prolonger ces réflexions en réunissant des créatrices et des créateurs issus d'horizons variés et engagés dans un tel dialogue au sein d'institutions d'enseignement et de recherche. Nous souhaitons notamment aborder les questions suivantes :

- Comment redéfinir ce champ en tenant compte de l'évolution des pratiques artistiques actuelles?
- Quels sont les objets de la recherche création et quelles sont les formes que peuvent emprunter les travaux menés à l'intérieur de ce champ?
- Quels sont les modes de dissémination et de diffusion les mieux adaptés à ses travaux?

L'atelier prendra la forme d'une table ronde où les participantes et les participants seront invités à formuler une brève réflexion accompagnée d'une proposition concrète; ces présentations feront ensuite l'objet d'une discussion commune.

Participants

- Marc André Brouillette, Membre régulier Figura, Professeur, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal
- Denise Brassard, Membre régulière Figura, Professeure, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal
- Jean Dubois, Professeur, Département des arts visuels et médiatiques, UQAM
- Monique Régimbald-Zeiber, Membre régulière Figura, Professeure associée, Département des arts visuels et médiatiques, Université du Québec à Montréal
- Lionel Ruffel, Professeur, Paris VIII
- Maryla Sobek, Membre régulière Figura, Professeure, École supérieure de mode/ESG, Université du Québec à Montréal